

année lui fut payée d'avance.

Que lui faut-il donc maintenant ? Il est riche, plus riche peut-être que la moitié du hameau d'Isola. Aussi, comme il est joyeux ! comme il se hâte de porter son trésor à sa mère ! Il brûle d'arriver en Savoie : ses pas se précipitent. Il touche bientôt à la frontière ; rien ne l'arrête plus en France. Je me trompe : quelle est cette voix qui lui crie :

Maitre José, qui donc te presse ?

Qui te force tant à courir ?

De grâce un peu moins de vitesse,
Sinon tu me feras mourir.....

José s'étonne, regarde autour de lui et découvre M. Boniface, qui sort essoufflé d'un petit taillis, et lui dit après avoir repris haleine :

—Où vas-tu donc si prestement, jeune gloire de la Savoie ?

—Chez vous, mon cher M. Boniface.

—Oh ! oh ! faisons la paix. Je tremblais de te voir passer outre, et c'est pour te barrer le chemin que je me suis élancé vers toi de toutes mes forces. Nous voici parvenus à mon hôtel du *Mouton blanc* ; entre, ami, demande, et l'on te servira les mets les plus succulents, les vins les plus exquis.

José perdit donc une demi-journée fort agréablement à l'hôtel du *Mouton blanc*, où il coucha.

Le lendemain, il franchissait le pont de Beauvoisin.

En ce lieu, il ne put repousser de son âme un sentiment de tristesse. Il n'avait point oublié l'histoire d'André et de la malheureuse Adélaïde... Il savait aussi qu'Agnès n'était encore, en ce moment, que convalescente...

VIII.

Est-il rien de plus consolant que de revoir sa patrie après une longue absence ? Autant nos larmes ont été amères lorsqu'il nous a fallu quitter notre terre natale, autant elles sont douces quand cette terre bien-aimée est rendue à nos vœux ; tout s'embellit autour de nous ; tout nous transporte de joie. Le ciel est plus serein, les campagnes sont plus riches, le gazon plus frais : tout nous sourit, nous sourions à tout, et, quelque admirable que soit le pays que nous abandonnons, il est pour nous sans beautés ; nous lui préférons le berceau de nos jours, quand bien même ce berceau ne serait qu'un rocher stérile.

Aussi, je ne parlerai pas du bonheur qu'éprouva José à la vue de sa chère Savoie. Il est tombé à genoux et s'est écrié :

—Je te remercie, mon Dieu, de m'avoir laissé vivre jusqu'à ce jour. Tu me rends ma patrie ; fais que bientôt je presse ma mère dans mes bras !